MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 66 (1968), p. 37-48

Paul Ghalioungui

La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LA NOTION DE MALADIE

DANS

LES TEXTES ÉGYPTIENS

ET SES RAPPORTS AVEC LA THÉORIE HUMORALE

PAR

PAUL GHALIOUNGUI

Définir une maladie, à cause du caractère abstrait et souvent arbitraire de cette notion, est une entreprise qui se heurte à des considérations d'ordres multiples : éponymique, symptomatologique, étiologique, physiopathologique ou fonctionnel. Dans les textes les plus anciens, la maladie est égalée au symptôme, bien que le passage du symptôme au syndrome soit déjà ébauché dans certains textes égyptiens qui isolaient sous des noms distincts, des ensembles ou des successions de manifestations cliniques suffisamment caractéristiques pour constituer des entités bien définies [1]. Les textes cunéiformes, un peu plus tardifs [2], manifestent également ce phénomène, mais d'une façon encore moins parfaite. Une préoccupation semblable se revèle chez les Egyptiens dans leur tendance à rapporter à des causes uniques des symptômes aussi divers que les évanouissements ou les tumeurs.

Cette tabulation des symptômes en syndromes est une opération intellectuelle du médecin qui, non content d'observer, choisit, classe et établit de ce fait un plan d'étude. Quiconque affirmerait, toutefois, que les disciples d'Imhotep professaient des théories pathologiques et que leurs vues ont tenu une place dans l'histoire de la pensée médicale serait sûr de provoquer des sourires de scepticisme à cause de la réputation, faite aux habitants de la vallée du Nil, d'empiriques soucieux uniquement de trouver des solutions pratiques à leurs problèmes quotidiens.

[1] Sur cette terminologie, voir Grapow, H., von Deines, H., Westendorf, W., 1958, *Grundriss der Medizin der alten Aegypter,* IV, 1.

[2] Voir Labat, R., 1951, *Traité akkadien de diagnostics et de pronostics médicaux,* E. J. Brill, p. xiv.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce jugement sur les connaissances des anciens Egyptiens se justifie s'il est fondé sur les écrits scientifiques qu'ils nous ont laissés ; mais il devient entièrement irrecevable dès que l'on examine leurs réalisations techniques. Ainsi, en se plaçant sur un plan tout autre que médical, il est inconcevable que leurs ingénieurs aient construit ces gigantesques édifices dont la précision et la masse nous frappent encore aujourd'hui avec les seuls rudiments d'arithmétique du papyrus Rhind, l'unique traité mathématique que nous leur connaissions.

Cette pénurie de textes didactiques, comparée à une production d'une qualité et d'une richesse exceptionnelles, s'explique par l'ésotérisme de l'enseignement à cette époque. Le souci du secret se dessine dans certaines prescriptions du papyrus Ebers : « Tu prépareras le remède secret d'herbes qui doit être fait par le médecin» (*Eb.* 188), ou : « Le remède secret excepté pour ta propre fille» (*Eb.* 206). Il est ouvertement déclaré au début du Livre du Cœur : « Le commencement du secret du médecin, la connaissance des mouvements du cœur» (*Eb.* 854). Strabon l'affirme [1] et les auteurs arabes ont repris ce témoignage [2]. Cette tradition ne s'est pas limitée à l'Egypte. Elle s'est transmise aux pythagoriciens et même à Hippocrate qui faisait jurer à ses élèves de ne transmettre leur science qu'à leurs fils, aux fils de leurs maîtres et aux élèves qui avaient prêté serment, à l'exclusion de tout autre.

En formulant un jugement sur la médecine égyptienne, nous avons d'autres raisons de ne pas nous en tenir aux papyrus que nous appelons médicaux dans la constitution du dossier de cette médecine. Tout d'abord, ces documents ne sont nullement exhaustifs. Il n'est pas sûr qu'un nouveau document ne remette un jour en question toutes nos notions là-dessus, comme le fit le papyrus Edwin Smith, lorsque Breasted le publia. De plus, ces papyrus ne paraissent pas du tout avoir été des manuels de médecine. Selon toute probabilité, ce sont des recueils de fragments tirés d'originaux hétéroclites, qui mêlaient côte à côte et sans discrimination des prescriptions médicales, des recettes de bonne femme et des sortilèges. A tout ceci, les égyptologues ont généreusement ajouté des extraits de romans populaires [3], comme si l'on pouvait accuser le dix-neuvième siècle de sorcellerie sur la foi d'œuvres telles que la seconde

[1] Strabon, Loeb Classical Library, Heinemann, Harvard, VIII, p. 83.

[2] Ibn Abi Usaibi'a, «'Uyun al Anba' fi Akhbar el Attiba'», *Dar el Fikr,* Beyrouth, IV, p. 63.

[3] Lefebvre, G., *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique,* 1956, Presses Univers. de France, pp. 9, 60, 108 etc.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

partie de Faust. Et c'est sur cet extraordinaire mélange que repose pour une grande part la réputation magique de la médecine égyptienne.

Il existe aussi certains indices d'une distinction de la part des médecins entre la médecine et la magie, bien que leur éclectisme ou leur esprit commercial ne les empêchassent point de recourir, également aux deux. Nous pourrions les résumer ainsi :

1. La proportion de magie et de médecine rationnelle varie considérablement d'un papyrus à l'autre, depuis le papyrus Smith qui ne contient qu'une seule invocation aux dieux jusqu'au papyrus de Londres-Leyde qui n'est qu'un grimoire magique.

2. On peut diviser les médecins d'après leurs titres en trois classes : ceux qui n'étaient que médecins laïques, *swnw,* comme Nefertes; ceux qui étaient à la fois médecins et magiciens ou médecins et prêtres, comme Ire-nakhty et, finalement, ceux qui cumulaient les trois qualités, comme Ni-ankh-Rê [1]. Ces nuances auraient été superflues si tous les médecins étaient forcément prêtres et magiciens à la fois.

3. Cette distinction entre les différentes qualités de thérapeutes est marquée, en outre, dans le « Livre du Cœur et des vaisseaux» d'après lequel ceux qui pouvaient mesurer le pouls étaient le *swnw,* le prêtre de Sekhmet et le magicien [2], trois titres apparemment distincts, mais qui, on l'a vu, pouvaient être cumulés par un même personnage.

4. Dans les recueils à moitié magiques, comme le papyrus de Berlin, les prescriptions d'ordre médical ou magique sont souvent groupées séparément, comme si elles avaient été copiées de sources différentes. Ainsi, des six ordonnances pour maux d'oreilles de ce papyrus quatre, d'ordre pharmacologique, sont citées ensemble (nos. 200 à 203). Les deux autres qui ont trait à un dérangement « qui a pénétré de l'extérieur» (c'est-à-dire un esprit) et recommandent des médications aussi fantaisistes que des fumigations excrémentielles ou la queue d'un scorpion, sont groupées à part (nos. 70 et 71). Il en est de même des morsures. Alors que celles de quadrupèdes et d'humains sont traitées dans les papyrus les plus sérieux par des moyens

[1] F. Jonckheere a recueilli et analysé la titulature des médecins égyptiens dans : *Les médecins de l'Egypte Pharaonique,* Fond. égyptolog. Reine Elizabeth, Bruxelles, 1960.

[2] Papyrus Ebers, 854 *a* et papyrus Edwin Smith 1, 6.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

rationnels, les morsures de serpents et les piqûres de scorpions, incurables par la médecine usuelle, ne sont discutées que dans les traités magiques où elles sont l'objet d'incantations et de charmes.

Toutes réserves faites, donc, quant à la valeur des papyrus et concession faite à l'éclectisme de nos médecins, il nous semble possible de suivre dans cette discipline quelques fils indicateurs de pensée rationnelle.

Une première prémisse affirmant que l'être humain naissait sain, toute maladie devait procéder d'une cause, en général extérieure. Cette cause pouvait être matérielle ou occulte, une distinction qui n'était pourtant pas toujours nette. Pour citer un exemple de ce manque de distinction entre les deux dans la littérature grecque, d'indiscutables agents matériels, comme les javelots des héros de la guerre de Troie, n'étaient que les instruments des dieux. De même dans le « Traité akkadien de diagnostics et de pronostics médicaux» [1] le mal est un coup porté par un démon à la face, au dos, au nombril ou à quelqu'autre partie du corps.

En tenant compte de cette confusion et en nous limitant à la pathologie interne, cinq catégories de maladie ressortent des textes :

1. Les maladies dues au « vent».
2. Les maladies dues aux vers.
3. Les maladies dues au contenu intestinal.
4. Les maladies dues à des matières morbides.
5. Les maladies du système vasculaire.

1. — LES MALADIES DUES AU VENT.

Dans l'usage du mot « vent» en tant qu'élément pathogène, il est nécessaire de distinguer entre les différentes significations que ce mot peut assumer.

(*a*) Dans une première acception, le vent peut être simplement de l'air en mouvement : « La chair du malade a pris de l'air» (S. XXXI), une expression qui rappelle, modestement il est vrai, les traités grecs sur les vents [2].

[1] Labat, R., *loc. cit.*, p. xxv.

[2] Ceci correspond à la croyance populaire égyptienne que l'on est malade parce qu'on a « pris de l'air» اخد هوا ou un coup d'air لفحة هوا ou qu'un melon laissé toute une nuit coupé est malsain parce qu'il a «pris de l'air».

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

(*b*) Le vent peut n'être que le véhicule d'un élément pathogène comme dans : le vent de la peste de l'année (S. XVII, 1-8). Cette acception s'apparente à la notion grecque des « miasmata» que Galien pensait être des particules dans l'air qui pouvaient provoquer des fièvres pestilentielles.

(*c*) Dans ce dernier texte comme dans d'autres parties de la section magique du papyrus Smith (par exemple XIX, 2-3), il peut aussi véhiculer les esprits des morts qui disséminaient la peste.

(*d*) Finalement, le vent paraît parfois identique au souffle, au *pneuma,* ou même au *logos* des Grecs, comme dans cette expression assez obscure : «le vent de l'activité du prêtre *kherheb* qui cause le dépérissement de l'esprit et l'oubli (Eb. 855 u) ou dans : « le vent du mort» (Eb. 854) ou : « le vent d'un dieu» (S. VII) [1].

2. — LES MALADIES DUES AUX VERS.

Le second pathogène souvent incriminé est constitué par le monde réel ou imaginaire des « vers». L'idée que les maladies les plus obscures peuvent être dues à ces parasites a partout et toujours joui d'une grande popularité. Grapow [2] écrit qu'en Prusse Orientale le panaris se dit le « ver de l'ongle» (Nagelwurm). Le nom arabe de ce mal, dahes داحس, a la même racine trilitère que dohhas دحّاس, ver, et le payrus Ebers (nos. 616, 617) prescrit un traitement destiné à débarrasser des vers un doigt infecté. En Egypte, le mal de Pott et l'ostéomyélite tout comme les vers qui rongent le bois vermoulu sont appelés vers (souss). C'est ainsi que l'on appelle aussi la carie dentaire et il est curieux de rapprocher cette appellation d'une incantation assyrienne qui attribue aux caries la même origine [3]. Les vers pouvaient donc être réels ou imaginaires.

[1] On dit couramment en Egypte d'un sujet atteint de maladie mentale qu'il a été saisi par un souffle « etnafas اتنفس», le mot « nafas» نفس signifiant à la fois souffle esprit, courant d'air et fuite d'air.

[2] Grapow, *loc. cit.,* III, 31 *a.*

[3] L'incantation suivante devait être récitée sur un remède pour les maux de dents : « Après qu'Anu créa les cieux, les cieux créèrent la terre, la terre fit les fleuves, les fleuves firent les canaux, les canaux firent l'étang et l'étang créa le Ver. Le Ver vint à Samas en pleurant, vint à Ea les larmes coulant des yeux : « Que me donnerez-vous en nourriture, que me donnerez-vous à détruire? — Je te donnerai des figues sèches et des abricots. — En vérité! Que sont pour moi ces figues sèches et ces abricots? Placez-moi au

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

(*a*) Les vers réels. Des vers et des larves de toutes sortes peuvent apparaître à la surface du corps, soit sur la peau, soit dans les plaies, soit à travers les orifices naturels du corps. Il en est fait souvent mention dans les papyrus, comme dans l'observation 875 du papyrus Ebers que l'on pense décrire le dragonneau (dracunculus medinensis) et dans beaucoup d'autres qui ont trait à différents helminthes intestinaux [1].

(*b*) Les vers métaphoriques. D'autre part, des filaments glaireux, des caillots étirés ou d'autres artifices filiformes ont été appelés « vers» par métaphore. Le papyrus Smith (n° XII) recommande de nettoyer « l'intérieur des narines jusqu'à ce que tous les vers du sang qui s'y sont coagulés en soient expulsés», une expression expliquée par la glose VI, 1-3 : « Cela veut dire la coagulation du sang à l'intérieur de ses deux narines, comparée au ver qui vit dans l'eau».

Pour avoir trop pris à la lettre ce langage imagé, certains savants ont identifié le *ʿaʿ*, une maladie souvent associée dans les papyrus à un ver, avec la bilharziose et ont conclu que les anciens égyptiens avaient connu le parasite responsable de cette affection. Nous avons dit ailleurs [2] nos raisons de tenir cette double affirmation pour téméraire car, à moins de pratiquer une autopsie extrêmement minutieuse dans les quelques heures qui suivent immédiatement le décès, il est impossible de déceler ce ver ténu comme un fil qui mesure, au maximum, un centimètre de longueur et qui, de plus, vit caché, profondément dans la veine porte sous le foie et se désintègre en quelques heures. Si le *ʿaʿ* désigne réellement la bilharziose, il est plus facile de croire que le mot « ver» désignait les caillots filiformes que l'on observe dans l'urine des malades qui en sont atteints, par une figure de style semblable à celle qui comparaît les caillots des narines à ces parasites dans la prescription XII du papyrus Smith.

(*c*) Les vers hypothétiques. En Egypte, cependant, où toute la pensée du peuple était dirigée vers une seconde vie à laquelle l'intégrité du corps était essentielle, la présence de vers dans les tissus était un signe des plus sinistres. C'étaient ces animal-

milieu des dents, laissez-moi nicher dans les gencives, que je puisse détruire le sang des dents et ronger la moelle des gencives. Ainsi tiendrai-je le loquet de la porte». Et les dieux répondirent : « Puisque tu as ainsi parlé, ô Ver, qu'Ea te frappe de son poing puissant» (traduit de : Thompson, C., Proc. Roy. Soc. of Med. Lond., 6, 59).

[1] Par exemple Ebers 50 à 85 et le papyrus de Berlin 1, 3, et 5 à 12.

[2] Nous avons discuté ailleurs le sens exact du *ʿaʿ*, *Z. Ä. S.*, 1952, 87, II, p. 108.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

cules qui, en rongeant les cadavres, les anéantissaient à jamais et leur enlevaient toute possibilité de survie. Comme ils désagrégeaient les morts ils pouvaient corrompre les vivants. On pouvait donc, par analogie et sans se départir d'une certaine logique, leur supposer un rôle des plus importants en pathologie humaine et leur attribuer les maux les plus obscurs, même si aucune observation ne venait étayer cette étiologie.

Vu sous cet angle, le rôle de ces vers dans la genèse des maladies mériterait d'être étudié de plus près. Etaient-ils considérés comme les véritables instigateurs du mal, ou n'étaient-ils que des médiateurs ou de simples sous-produits, voire des formes de sortie? Prenons comme exemple le *ʿaʿ*. Ce mal était associé à un ver *ḫrrt*  et cette association prend la forme de cause à effet. Dans le papyrus Ebers (n° 62) un remède doit être pris par un homme dans le ventre duquel se trouvent des vers ; c'est le *ʿaʿ* qui les a fait apparaître. Les recettes 102 et 296 du même papyrus nous apprennent aussi que le *st·t*, un mot qui a été traduit par « phlegme» ou « mucus», peut se putréfier et se transformer en vers s'il est retenu dans le ventre. C'est d'ailleurs une idée assez répandue que les vers peuvent naître d'une corruption des matières organiques. Aristote pensait que certains poissons, ainsi que ces êtres qui ne sont ni vivipares ni ovipares, naissent de la boue, du sable ou de la pourriture et il indiquait un étang près de Cnide où cette création avait lieu [1]. Or Cnide était le siège d'une école célèbre qui enseignait une théorie de la maladie où ce genre de génération tenait une large part. L'incantation assyrienne contre les caries [2] faisait aussi apparaître les vers dans les marais où foisonnent les matières en décomposition. Dans certains textes égyptiens, ils naissent dans l'intestin par un processus semblable. Ici, la théorie vermineuse rejoint un troisième chapitre de pathologie, dont les événements se passent à l'intérieur du conduit digestif.

3. — LES MALADIES DUES AU CONTENU INTESTINAL.

Les excès diététiques devaient être habituels chez l'Egyptien bon vivant si l'on en croit la surabondance de mets qui garnissent les tables d'offrandes et les scènes de banquets où les invités se remplissent la panse à déborder [3]. Les évacuations

[1] Aristote, *Hist. Anim.*, 569 *a*, 10-14. L'authenticité de ce passage a été contestée, mais il a fait partie de l'ouvrage au moins depuis le 3e siècle après J.-C.

[2] Voir p. 41, note 3.

[3] Voir *Health and Healing in Ancient Egypt*, par Ghalioungui, P., et Dawakhly, Z., Le Caire, 1965, pl. IX, stèle E. 2877 du musée de Bruxelles.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

intestinales préoccupaient les médecins. Le papyrus Ebers dit : « Tu te lèveras tous les matins pour examiner ce qui est tombé de son postérieur... Si après avoir suivi le traitement, il en sort quelque chose comme du gruau de fèves, tu diras: ce qui est dans son cardia est sorti» (n° 207). Plus loin : « Ce qui sort de son anus ressemble à du sang de porc cuit» (n° 208).

Ils administraient volontiers purges et clystères et, ce qui doit particulièrement retenir notre attention, souvent pour des affections extra-intestinales. D'après Grapow[1] ils pensaient que les matières fécales demeurent inoffensives tant qu'elles sont cantonnées dans l'intestin, mais qu'elles deviennent pathogènes dès qu'elles se déplacent. Or, si le contenu intestinal pouvait provoquer des maladies à distance, sous quelle forme et par quelles voies y arrivait-il?

Nous avons déjà mentionné le lien supposé entre les matières fécales et les vers. Un rapport était aussi établi entre elles et différents agents morbides appelés de plusieurs noms, mais dont la nature exacte nous paraît encore obscure.

4. — LES MALADIES DUES À DES MATIÈRES MORBIDES.

Celle de ces matières qui a le plus fait parler d'elle est, sans conteste, le *wḫdw,* que Grapow traduit par « matière de douleur» (Schmerzstoffe), Ebbell par «purulence» et Jonckheere, par « gonflement douloureux»[2]. Le *wḫdw* pouvait être multiple; il pouvait naître de la décomposition des résidus intestinaux, « s'élever dans le corps» et distribuer la maladie aux vaisseaux, à la tête, la bouche, les dents, la cavité thoracique, le cœur, l'abdomen et l'anus, ou provoquer la fièvre, les tumeurs, les ulcères, les abcès et les lipothymies.

D'après Steuer et Saunders[3] qui ont étudié ces notions avec beaucoup de détails, l'idée que la maladie pouvait naître de la décomposition des restes alimentaires se rapproche des idées qui avaient cours à Cnide avant Hippocrate, selon lesquelles la digestion des aliments pouvait suivre un cours normal (la pepsis) ou donner lieu à l'élaboration de matières morbifiques, les *perittoma*. D'après Galien, ces *perittoma*

[1] Communication personnelle.

[2] Grapow, *loc. cit.,* IV, 1, p. 7 ; Ebbell, B., *The Ebers papyrus* et Jonckheere, F., *Une maladie égyptienne,* Bruxelles, 1944.

[3] Steuer, R. O. et Saunders, C. M., 1959, *Ancient Egyptian and Cnidian Medicine,* University of California Press, Los Angeles.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

étaient des résidus laissés sans digestion, en raison soit de leur excès, soit d'une carence des facultés digestives. Ils avaient une tendance innée à la putréfaction (ἡ τοῦ περιτ̣ο̣ματος δύναμις φθαρτικη) et pouvaient circuler dans le corps. Cette décomposition pouvait être, d'après Herodicus de Cnide, acide ou amère, donnant naissance respectivement au *phlegme* ou à la *bile,* deux termes qui, à Cnide, n'avaient pas encore acquis leurs sens d'humeurs normales qu'elles acquirent plus tard à Cos.

Selon l'anonyme de Londres [1], les *perittoma* pouvaient naître encore ailleurs que dans l'intestin. Ils étaient de différentes natures. Certains venaient de l'estomac ou d'autres organes. Tout comme le *wḫdw* ils étaient pathogènes.

Le *wḫdw,* de même, n'était pas d'origine exclusivement intestinale. Il pouvait être causé par un autre agent pathogène, par exemple, par le mystérieux *ʿaʿ*. Il était alors question de tuer le *wḫdw* et d'enlever le *ʿaʿ* d'un mort (Eb. 99) ou d'enlever le *ʿaʿ* et tuer le *wḫdw* (Eb. 136), ce qui a fait dire à Grapow que le *ʿaʿ* était une visitation maléfique responsable de l'apparition du funeste *wḫdw*.

D'autres matières morbifiques ont aussi été mentionnées par les autres Egyptiens, quoiqu'avec bien moins de détail. Ainsi le *st·t* que Grapow [2] traduit par « mucus» (Schleimstoffe) pouvait, d'après Ebbell [3], se décomposer en vers dans l'intestin et s'insinuer à travers le corps pour y causer des maladies pareilles à celles que les Grecs attribuaient au *phlegme* ou au *rheuma*. D'après Ebbell aussi, le *ʿrwt* qu'il identifie à la bile χολή appartiendrait à la même catégorie de substances.

5. — LES MALADIES DU SYSTÈME VASCULAIRE.

Le rôle des vaisseaux dans la genèse des maladies.

Une fois la matière peccante constituée, elle devait pour circuler emprunter nécessairement les voies de communication existantes, c'est-à-dire le système constitué par le cœur et les *metou,* un mot traduit par vaisseaux, mais qui incluait aussi toutes

[1] W. S. Jones, « *The Medical writings of Anonymus Londinensis-,* Cambridge, 1947 et « *Philosophy and Medicine in Ancient Greece* », Bull. of Hist. of Med., 1948, n° 8, Supplément.

[2] Grapow, *loc. cit.,* IV, 1, p. 108.

[3] Ebbell, P., *The Ebers Papyrus,* Levine et Munksgaard, Copenhague, 1937.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sortes de canaux, de nerfs ou de conduits. Le système vasculaire [1] constituait ainsi un élément important en pathologie, puisque c'est à travers son réseau que la maladie se répandait, qu'elle fût de nature matérielle ou occulte, la distinction entre ces deux n'étant pas bien établie. En effet, quand un mort, un démon ou un dieu pénétrait dans le corps, l'effraction se faisait à travers un orifice naturel qui le conduisait à un *metou,* dans le conduit duquel il circulait.

Mais les *metou* ne véhiculaient pas seulement des éléments de maladie. Leur fonction principale était de porter aux tissus tous les éléments qui devaient en assurer le bon fonctionnement. D'où le devoir du thérapeute d'examiner le pouls. « Quand tout médecin, tout prêtre de Sekhmet ou tout magicien applique sa main ou ses doigts sur la tête, l'occiput, les mains ... il examine alors le cœur, car tous les membres possèdent ses vaisseaux, c'est-à-dire qu'il parle à travers les vaisseaux de chaque membre» (Eb. 854 *a*). La maladie peut avoir lieu quand « le cœur est muet» c'est-à-dire quand le pouls ne se fait pas sentir. Par contre, une surabondance de sang dans les vaisseaux ou dans les poumons est incriminée dans d'autres cas (Eb. 855 *v*), un état que les Grecs appelleront plus tard *pléthore*. Par analogie, il est permis de supposer que des observations cliniques réelles, telles que la faiblesse du pouls au cours des maladies circulatoires, son absence d'un membre gangrené ou, au contraire, la congestion qui accompagne les inflammations superficielles aient été étendues aux organes internes pour expliquer certains états pathologiques.

L'évacuation de la maladie à travers les metou.

Les *metou,* impliqués dans la pénétration de la maladie et sa diffusion dans le corps étaient aussi responsables de sa sortie qui était regardée comme une évacuation matérielle, même si le fauteur était un esprit. L'évacuation, tout comme les évacuations critiques des Grecs, avait alors lieu dans les selles, les urines, les vomissements ou les mucosités nasales et le médecin devait s'assurer de leur expulsion en examinant attentivement ces déjections.

*
* *

Il nous reste maintenant à voir si la théorie des matières morbides a pu influencer la théorie humorale des Grecs. Nous noterons d'abord un point important où elles

[1] Appeler ce système circulatoire serait un anachronisme l'idée de circulation n'ayant été appliquée au mouvement du sang qu'au XVI[e] siècle après J.-C. par Cesalpino.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

se rejoignent, puisque toutes deux admettent que des substances en circulation peuvent être pathogènes. On pourrait aussi voir dans l'eau, l'air, le sang et le sperme charriés par les *metou* des équivalents de la bile, du sang, du phlegme et de l'atrabile des Grecs.

Une différence essentielle, pourtant, les distingue. Pour les Grecs de l'école de Cos, les quatre humeurs que nous venons de mentionner sont des composants normaux de l'organisme. La constitution de l'individu dépend de leur répartition. La santé réside dans l'harmonie de leur mélange et la maladie résulte de la prépondérance de l'une sur les autres. Cette notion de constitution humorale fait totalement défaut aux Egyptiens. Les *wḥdw, st·t* et *ʿrwt* sont essentiellement des substances pathologiques, plus apparentées au sens cnidien de bile et de phlegme, c'est-à-dire dans leur acception d'humeurs peccantes résultant de la putréfaction des *perittoma*.

Les premier écrits du « corpus hippocraticum» entendaient encore le phlegme et la bile dans ce sens, comme le prouve un passage de « de internis affectionibus» [1] qui affirme qu'il existe plusieurs variétés de phlegme et de bile. Il est donc possible que les théories égyptiennes aient influencé les premiers auteurs de la théorie humorale dans sa première forme. Mais l'idée d'un équilibre des humeurs est un développement ultérieur, dérivé des notions d'Empédocle sur les quatre éléments et des propriétés que les pythagoriciens attribuaient au chiffre quatre. Il est vrai que Pythagore a connu les prêtres d'Héliopolis qui reconnaissaient au Cosmos quatre éléments : le ciel, la terre, l'eau et l'air, mais l'on ne peut nier l'originalité de l'apport grec qui a fécondé ces idées.

*
* *

Pour résumer, on peut faire dériver la pathologie des anciens Egyptiens des deux principes suivants :

1. Le corps humain naît sain. La maladie y pénètre du dehors et s'y répand par les *metou*.

2. Le cœur est le distributeur de vie. Les *metou* sont ses messagers.

[1] *De internis affectionibus,* OEuvres Complètes d'Hippocrate, in Littré.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Partant de ces deux prémisses, la maladie vint à être attribuée à deux ordres de processus :

1. (*a*) L'entrée d'agents morbides visibles ou occultes.

   (*b*) Sous l'influence de ces agents, la transformation des humeurs naturelles ou du contenu de l'intestin en vers ou en substances morbifiques.

   (*c*) La dissémination de ces substances par les *metou* et leur évacuation par les orifices naturels et par les abcès, les ulcères, etc.

2. Les perturbations vasculaires : obstruction ou pléthore.

Ces notions peuvent nous paraître incomplètes et primaires. Elles ne témoignent pas moins d'un essai de reflexion raisonnée qui n'a pu s'aventurer bien loin, néanmoins, à cause de l'hésitation des Egyptiens devant la spéculation pure. Cette aversion peut avoir été la raison de l'arrêt de la médecine égyptienne après sa première floraison sous l'Ancien Empire. Aux antipodes de la pensée égyptienne, l'engouement grec pour les constructions rationnelles finit, après l'âge d'or d'Hippocrate, par transformer leur médecine en un pur exercice de dialectique dont ils avaient de la peine à se dégager. Dans le domaine de la médecine, la raison et l'expérience doivent aller de pair. Et ce n'est peut-être pas une coïncidence que la magnifique floraison de savants qui valut à Alexandrie de devenir l'école du monde ait eu lieu justement dans cette ville quand la sagesse égyptienne y rencontra la logique des Grecs.

BIFAO 66 (1968), p. 37-48 Paul Ghalioungui
La notion de maladie dans les textes égyptiens et ses rapports avec la théorie humorale.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net